

VÍCTOR DEL ÁRBOL

La maison des chagrins

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Eduardo tente de survivre dans un appartement sans âme, grâce à l'alcool et aux psychotropes que lui prescrit la psychiatre chargée de sa réinsertion. Il vient de purger une peine de prison pour le meurtre du chauffard qui a tué sa femme et sa fille, voilà quatorze ans. Peintre autrefois coté, il gagne sa vie en exécutant à la chaîne des portraits anonymes que sa galeriste place dans les grandes surfaces. Un jour, celle-ci lui transmet une bien étrange commande : une célèbre violoniste lui demande de réaliser le portrait de l'homme qui a tué son fils. Elle veut pouvoir déchiffrer sous les traits de l'homme les caractéristiques de l'assassin. Unis dans la même douleur, la commanditaire et l'artiste ouvrent bientôt la boîte de Pandore, déchaînant tous les démons qui s'y trouvaient enfouis.

Le pinceau d'Eduardo met au jour une galerie d'êtres tourmentés, enfermés dans un drame qui a figé leur existence : un jeune Chinois androgyne qui fait commerce de son corps, un fils de combattant de l'OAS enrichi par le gaz et le pétrole d'Alger, un ex-agent de la police politique de Pinochet, un Arménien sans foi ni loi, une jeune fille abusée par l'amant de sa mère, un mercenaire soufi... Autant de personnages qui hantent la maison des chagrins, pris au piège d'une vengeance désespérée et d'un hasard qui n'est que l'autre nom du destin.

Assemblant sous les yeux du lecteur les mille et une pièces d'un terrifiant puzzle, Víctor del Árbol signe un roman vertigineux de maîtrise, glaçant de noirceur et désarmant d'humanité.

VÍCTOR DEL ÁRBOL

Victor del Árbol est né à Barcelone en 1968. Après avoir étudié l'histoire, il a rejoint les services de police de la communauté autonome de Catalogne. Il est l'auteur de La Tristesse du Samourai (Actes Sud, 2012), couronné par le prix Le Point du polar européen 2012.

DU MÊME AUTEUR

LA TRISTESSE DU SAMOURAI, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 73.

Photographie de couverture : © amanaimages/Corbis

Mourir d'aimer

Paroles et musique de Charles Aznavour

© Éditions musicales Djanik, 1971

Titre original :

Respirar por la herida

Éditeur original :

Editorial Alrevés, s.l., Barcelone

© Víctor del Árbol, 2013

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02476-5

VÍCTOR DEL ÁRBOL

La maison
des chagrins

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

Pour Aurelia.

*Prends soin de nous, où que tu sois, comme tu
l'as fait ici durant ce court miracle qu'est la Vie.*

*Douleur des mères qui à travers champs sèment
les épis de la désillusion, douleur des enfants
toujours abandonnés.*

FEDERICO GARCÍA LORCA,
Élégie à Rosalía de Castro, 1919.

*La seule expérience radicale possible sur laquelle
on puisse compter, c'est la mort.*

JOSEP FORMENT,
Arthur Rimbaud : la beauté du diable.

PROLOGUE

Un paysage ne ment pas, mais le regard le déguise, ce qui le rend toujours différent, comme s'il devenait un reflet de notre état d'âme.

Un panneau délavé sur le bord de la route de Tolède annonçait l'entrée du village. Il n'était pas beau, il n'avait même pas l'église romane qu'on trouve dans les moindres villages. Mais il était sur la carte et il existait. On devinait au loin une tache sombre au milieu de rien, flanquée d'immenses étendues de champs dorés. Eduardo monta le volume de la radio et se plongea dans la musique de Miles Davis, comme si *Blue in Green* n'avait été composé que pour lui permettre d'apprécier ce moment hors du temps. Le son strident de la mélodie et le crépitement de la cigarette qui se consumait sous son nez l'aidaient à se sentir bien, c'était plus que ce qu'il pouvait obtenir la plupart du temps. La bouteille de whisky à moitié vide qui roulait sous le siège avait fait le reste. Mais on ne peut pas vivre dans une chanson, pas plus qu'on ne peut vivre dans une voiture qui sent le tabac, avec la boîte à gants pleine de vieux tickets de parking qu'il oubliait toujours de jeter.

Il baissa la vitre et jeta son mégot. Il ralentit et son cœur se mit à battre plus fort. De l'autre côté de la route, il y avait un chemin qui semblait ne mener nulle part. Le macadam disparaissait sous des couches de plus en plus épaisses de poussière et au bout de quelques mètres la route disparaissait, comme si la terre l'avait avalée, remplacée par un chemin plein de nids-de-poule. À la fin, ce chemin aussi finit par se dissoudre. Il n'y avait plus rien, à part une friche où prospéraient des buissons

aussi grands que des cathédrales. À en juger par la sécheresse des traces et par les mauvaises herbes qui proliféraient, il y avait belle lurette que plus personne ne se souciait d'exploiter ces terres. L'atmosphère d'abandon était complétée par un vieux tracteur, carrosserie délavée et gros pneus dégonflés et à demi enterrés. Une clôture entourait le champ et une grosse bâtisse. La maison et le champ se regardaient avec indifférence ; ils semblaient aussi inséparables qu'une peinture et son encadrement.

Eduardo ferma les yeux. Il humait la campagne. Les odeurs trompent et les paysages mentent, se dit-il, la gorge serrée. Il prit le bouquet de dahlias sur le siège du passager et lissa le papier pelure qui l'enveloppait. Il n'avait pas d'odeur, même la couleur était délavée, comme si à mesure qu'il approchait de sa destination tout devenait de plus en plus factice. Il sortit lourdement de sa voiture et se massa le genou.

La nuit tombait et les oiseaux volaient en rase-mottes, cherchant les insectes à la surface d'un ruisseau parallèle à la route secondaire. Les broussailles gouttaient encore comme un drap étendu, doucement bercé sous le ciel rougeâtre, surveillées par les hauteurs de la sierra. Eduardo se laissa glisser en bas du talus, entre la chaussée et le ruisseau. Le lieu était inhabité et silencieux, quelques mètres plus loin le cours d'eau décrivait une courbe prononcée pour contourner un gros rocher d'où on pouvait voir, au loin, le profil des faubourgs de Madrid.

C'était là que tout était arrivé.

Il se déchaussa, retroussa son pantalon et rentra pieds nus dans l'eau paisible et fraîche. La sensation de froid lui donna un coup de fouet et lui fit monter le sang à la tête. Il avança dans l'eau jusqu'aux genoux. De minuscules cristaux lui mordaient la peau, mais il tint quelques minutes, le regard perdu dans les roseaux de la rive opposée. Il essaya de repérer des vestiges de l'accident, mais en vain. Rien, pas un morceau de pare-brise, pas une empreinte de pneu, pas une tache, comme si la terre ou le ruisseau avaient tout simplement avalé les preuves de ce qui s'était passé et retrouvaient le calme qui durait depuis des siècles. Eduardo prit un peu d'eau dans le creux de la main et la laissa couler entre ses doigts. Elle n'avait pas la couleur cramoisie qu'elle avait quatorze ans plus tôt. *La seule expérience*

radicale possible sur laquelle on puisse compter, c'est la mort, murmura-t-il, se rappelant les mots de réconfort d'un ami à l'enterrement. Des mots de réconfort qui ne consolent pas, des amis qui n'en sont plus. Des paysages qui effacent les vestiges d'une tragédie. Des dahlias sans odeur, sans couleur.

Un jour comme un autre, une seconde semblable à la précédente, qui ne laissait en rien présager qu'elle serait le dernier instant de bonheur de sa vie. C'était une pensée absurde, mais s'il avait su, s'il s'était seulement douté de l'accident, sans pouvoir l'éviter, il les aurait embrassées plus fort, il aurait choisi des mots moins ridicules, moins banals que ceux d'une dispute. On a toujours quelque chose à dire quand il n'est plus temps de le dire.

Le tonnerre fit vibrer l'air et de grosses gouttes commencèrent à tomber, formant des ondes amples autour d'Eduardo. Elles éclataient comme des balles de caoutchouc sur les épau-lettes de son manteau, ou glissaient sur son front et coulaient sur ses joues. Il était tard et il avait fait un trop long détour. Il devait rentrer. À vrai dire, il ne savait où aller, mais il ne pouvait pas rester là plus longtemps. "Je dois rentrer", se répéta-t-il en séchant les larmes qui affleuraient à ses yeux irrités.

Parfois, les larmes de la douleur doivent rester à l'intérieur.

Il jeta le bouquet de dahlias, ces fleurs qu'Elena adorait, et pendant quelques minutes il contempla le ruisseau qui les emportait. Puis il retourna à sa voiture et quitta les lieux sans se retourner.

Six mois auparavant. Janvier 2005.

Eduardo s'approcha de la fenêtre. De l'autre côté de la rue, l'aire de jeux était déserte ; c'était étrange, les balançoires qui oscillaient sans personne dessus, les bancs mouillés sans les grands-parents, les flaques d'eau dans le sable sans personne pour y barboter... Les jours de pluie accentuaient sa conviction qu'une distance infranchissable le séparait de ce qui semblait important pour les autres. Et rien ne pouvait atténuer cette sensation.

Il se retourna : dans la pièce, des étagères en Formica, des classeurs archipleins, des manuels de médecine légale et un géranium à l'agonie, dans un pot en terre.

Il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Martina était toujours derrière son bureau, impénétrable. Son visage donnait l'illusion de la douceur ou de la fragilité. En effet, on était immédiatement attiré par son sourire, mais Martina souriait peu. Le jeu de lumière d'une lampe atténuait la dureté de l'expression de ses lèvres pincées.

— Vous allez écrire tout ce que je dis ?

Elle acquiesça en croisant les bras.

— C'est à cela que servent le carnet et le stylo-bille.

— Vous ne feriez pas mieux de signer le rapport de visite et de renouveler mon ordonnance ? On se quitterait bons amis. Nous savons tous les deux que ces entretiens sont une perte de temps, docteur.

Martina remonta ses lunettes. Son stylo-bille tremblait de façon imperceptible entre ses doigts. Quelle sorte de parfum

utilisait-elle? Il y avait sûrement un composant citrique, très atténué. Ce n'était sûrement pas un parfum qui en disait long sur elle.

— Ce n'est pas du tout mon avis. Pour moi, ce que nous faisons ici est important, très important.

Eduardo savait qu'elle mentait ; dans ces cas-là, pour être convaincant, il faut dominer les expressions du visage, mais tout le monde n'en est pas capable : la doctoresse avait un regard trop sceptique. Il ne l'appréciait guère. Question d'empathie. Dès le début, leur relation avait été malaisée, comme un couple mal assorti : deux êtres forcés de vivre deux heures ensemble tous les mois en se disputant et en campant chacun sur ses positions.

Il caressa la surface lisse du bureau, traçant le parcours sinueux d'un fleuve imaginaire sur une fine couche de poussière.

— D'accord. Que voulez-vous que je vous raconte, cette fois?

Pendant quelques instants, Martina fixa les yeux sur les cicatrices de ses poignets. Eduardo s'en rendit compte et les cacha sous les revers de sa chemise.

— Comment se passe l'adaptation à la vie courante? demanda la doctoresse, qui s'en tenait au scénario écrit.

La vie courante, sacrée expression, se dit Eduardo.

— J'habite dans un immeuble de la rue San Bernardo, le loyer n'est pas cher, l'endroit tranquille et la propriétaire une brave femme. Elle ne pose pas de questions. Je peins des portraits sur commande pour Olga et je gagne assez pour me débrouiller. Je pense que ça ne va pas si mal.

— Et du côté de vos sentiments?

— Mes sentiments sont à leur place, ne vous inquiétez pas.

— Et quelle est cette place?

— Une place bien à l'abri.

Martina nota quelque chose, croisa les doigts sur son carnet et le regarda avec curiosité. Feinte ou réelle, comment savoir?

— Et côté cauchemars?

Eduardo appuya les pouces sur ses paupières.

— Écoutez, docteur, vous voulez vraiment qu'on continue comme ça?

— Pourquoi ne me décrivez-vous pas vos rêves? insista Martina.

Eduardo eut une moue dubitative.

— Je ne sais pas. Ce ne sont jamais les mêmes.

— Racontez-moi le dernier.

— Je ne sais même pas par où commencer.

— Par le début.

Les cauchemars n'ont ni début ni fin, songea Eduardo.

Dans le sien, un enfant marchait sous la pluie. Son visage était flou, comme l'esquisse d'un portrait sur lequel une éponge humide aurait délavé les couleurs et les contours. Il avait sept ou huit ans. Il était sur un chemin boueux, pieds nus, torse nu, il ne portait qu'un pantalon effiloché. On devinait ses côtes sous la crasse de sa peau, et un réseau de veines qui montaient comme les branches d'un arbre, des jambes jusqu'au cou. Elles palpitaient toutes en même temps, on aurait dit un magma souterrain. Il regardait le sommet de la colline, pressentant que quelque chose allait arriver.

Un homme surgissait de la brume en courant, ravagé par la panique, poursuivi par deux molosses écumants qui avaient des colliers à clous et des yeux jaunes. L'homme se retournait et ses enjambées avaient beau être puissantes, les chiens réduisaient de plus en plus vite la distance qui les séparait. Ils allaient bientôt le rejoindre.

Enfin, après une cavalcade angoissante jusqu'au pied de la colline, l'homme s'arrêtait, bras écartés : il n'y avait plus rien à faire, ou bien il était fatigué de fuir. C'était sa façon de dire qu'il ne bougerait plus, qu'il n'irait nulle part ailleurs. Sans doute surpris, les chiens avaient ralenti, ils avançaient maintenant vers lui avec des mouvements de rôdeurs. Ils grognaient et retroussaient les babines. L'homme et les bêtes se mesuraient, à quelques mètres de distance, et finalement, poussés par l'instinct, les molosses lui sautaient dessus. Ses mains le protégeaient à peine des premières morsures. L'attaque le terrassait et les chiens se lançaient dans une boucherie confuse de mâchoires, de craquements d'os, de piétinements et de cris.

En quelques secondes, ils l'avaient mis en pièces, mais il respirait encore. Un filet de sang coulait au coin de ses lèvres et brillait au contact de la pluie. Il regardait le ciel et souriait d'un air bienveillant, dans son agonie ; puis il avançait la main, écartait les doigts, les refermait, serrait un poing qui n'avait rien de menaçant, au contraire il traduisait la volonté de saisir l'air, de s'y agripper pour continuer de respirer.

— Satisfaite ? Vous me donnez mon ordonnance, pour mes médicaments ?

— Quelle est sa signification, d'après vous, Eduardo ?

Il haussa les épaules.

— C'est vous la spécialiste, c'est écrit là, sur votre diplôme. Moi, je suis le cobaye.

Martina regarda discrètement sa montre. La consultation prendrait fin dans cinq minutes, le patient suivant était déjà dans la salle d'attente. Elle était ravie de se débarrasser d'Eduardo. Cet homme la dérangeait.

En remplissant les ordonnances avec un air administratif, elle lui conseilla sur un ton neutre de ne pas abuser de l'alcool s'il prenait du Risperdal. Eduardo ne fit aucun commentaire mais la doctoresse entrevit une ombre inquiétante dans son expression. Parfois, les regards d'Eduardo étaient comme des poings qui vous frappaient au creux de l'estomac.

— C'est tout. Nous nous reverrons le mois prochain.

Eduardo plia l'ordonnance et la glissa dans sa poche.

— Peut-être. Au revoir, docteur.

Par la fenêtre, Martina regarda Eduardo traverser la rue en traînant la jambe droite.

“J'aurais dû choisir n'importe quel autre travail de merde”, se dit-elle.

Elle revint à son bureau et relut les notes qu'elle avait prises sur son cahier en se mordillant la lèvre inférieure, un petit répit pour s'éclaircir les idées. D'un trait ferme, elle écrivit :

Eduardo Quintana, septième entretien de contrôle. Au bout de huit mois, il montre toujours les mêmes symptômes : anxiété, déni et sentiment d'autodestruction. Conclusion : instable.

“Madrid, bonjour. Il est sept heures du matin, ce dimanche est froid et brumeux. Il pleut à verse et vous êtes sur Radio Ciudad. Et vous écoutez naturellement votre émission préférée, *Encore un jour de pluie*, de Peter White!”

Eduardo alluma sa lampe de chevet et contempla les formes fantasmagoriques que l’abat-jour dessinait au plafond. Il s’assit, les coudes sur les cuisses, et laissa son regard ensommeillé errer dans la pièce.

L’appartement était modeste, mais ne manquait de rien : un téléviseur, un lit plutôt confortable, quelques tableaux sans intérêt posés contre le mur, une grosse armoire à glace, un petit frigo à côté d’un petit réchaud et une salle de bains avec douche et lavabo qui fuyait. Il y avait tout ce qu’il fallait, mais cela ne lui donnait aucun confort. Il régnait dans cet appartement cette atmosphère de tristesse typique des lieux impersonnels, et de ceux qui les habitent. Eduardo aurait pu mourir sur place, le lendemain il aurait suffi de changer les draps pour effacer entièrement sa présence.

La plupart de ses affaires personnelles étaient toujours emballées dans les cartons qu’Olga l’avait aidé à rapporter du garde-meubles où elles avaient été conservées pendant quatorze ans. Dans un coin s’entassait une pile de livres sur la peinture, qu’il ne lisait plus, et sa précieuse collection de vinyles rangés par ordre alphabétique, à côté du vieux tourne-disque. Ces disques étaient la seule chose à laquelle il tenait encore. Le jazz, le blues, la soul constituaient la bande sonore de son enfance, même si son père à sa mort lui avait laissé cette collection en héritage pour qu’il apprenne à l’apprécier. L’enfance n’était plus le foyer d’Eduardo, et ne le redeviendrait jamais, mais au moins cette musique était *sa* musique.

Il chercha une cigarette à tâtons et l’alluma. La première bouffée lui embrasa les bronches. Il allongea le bras et ses doigts trouvèrent le contour rugueux d’une bouteille de vodka, presque vide. Il vida d’un trait ce qui restait et sentit sa tête

exploser. Son cerveau cessa de fonctionner pendant quelques secondes. Il ferma les yeux et se concentra sur le solo de Peter White à la radio. Ce n'était pas la paix, mais presque, même si son père soutenait que rien n'était comparable au saxophone de Dexter Gordon dans *It's You or No One*. Mais son père n'était plus là.

Il avait envie de vomir, la gueule de bois lui avait noué l'estomac et son foie aurait sa peau, mais pas assez vite. Il n'avait qu'une seule envie, rester au lit à écouter ses vieux disques et laisser filer cette journée comme les précédentes, sans laisser de traces. Mais c'était impossible. Il devait se lever, se traîner jusqu'à la cuvette des W.-C. et lutter contre la constipation, se laver, préparer le petit-déjeuner, manger au moins la pomme qui noircissait dans la corbeille en osier, consacrer un peu de son temps à ranger l'appartement, l'aérer, vider les cendriers, nettoyer les cochonneries dans l'évier. Alors, avec un peu de chance, il trouverait peut-être un peu d'énergie pour travailler sur une des commandes d'Olga.

Il ôta son pyjama et le plia méticuleusement avant de le poser sur la panière et d'ouvrir le robinet de la douche. Les tuyauteries protestèrent mais finalement jaillit un jet passablement chaud. Il ne durerait pas longtemps, car l'immeuble était ancien et avait besoin de réparations que personne ne semblait vouloir envisager ; l'eau chaude provenait d'un cumulus commun, et si quelqu'un ouvrait sa douche en même temps dans un appartement voisin, on pouvait se retrouver tout savonné, sans eau pour se rincer.

Le front appuyé contre un carreau fendu, il resta sous le jet rachitique pendant que le savon glissait entre ses jambes et disparaissait au fond du bac. Il massa son genou droit, enflammé comme une outre. Une énorme cicatrice le traversait de part en part et même si la peau s'était régénérée autour de la blessure, la chair s'était enfoncée comme une faille aspirée par un tremblement de terre.

Quand il touchait ce bout de chair morte, il avait l'impression de caresser un temps auquel il ne voulait plus penser.

Il resta sous la douche jusqu'à ce que la tuyauterie émette un râle et que l'eau cesse de couler. En ouvrant le paravent

qui faisait fonction de séparation entre la salle de bains et la chambre, il vit que Graciela avait glissé un mot sous sa porte.

J'ai entendu de la musique, j'en déduis que tu es réveillé. J'ai fait du café, si tu as envie de partager l'insomnie.

Graciela était la propriétaire, mais Eduardo soupçonnait que ce n'était pas son vrai prénom. Inventer un nom était un moyen facile d'inventer une vie. Quoi qu'il en soit, ce n'était pas son affaire.

Il s'habilla lentement, pantalon de tergal et chemise plutôt froissée. En voyant le résultat devant la glace, il tordit le nez. Il ne se donna pas la peine de se raser, il se contenta d'arranger ses cheveux avant de sortir. Il n'avait personne à impressionner. Plus personne.

L'appartement de Graciela était au bout du couloir. Un espace interdit à la plupart des locataires, à moins que Graciela n'accorde son autorisation, mais elle n'avait jamais l'occasion de l'accorder ; la patronne avait besoin d'un espace privé pour retrouver cette part d'elle-même qu'elle ne montrait pas en public.

La porte de la réception était entrebâillée : un livre ouvert posé sur un fauteuil à rayures, un peu plus loin un guéridon avec un verre de vin à moitié vide où flottaient deux mégots, l'un d'eux enduit de rouge à lèvres. Devant la porte de la chambre, des chaussures à talons et une robe jetée par terre montaient la garde. La veille au soir, Eduardo avait entendu Graciela en compagnie d'un inconnu. Ils semblaient contents, l'inconnu riait beaucoup, un rire qui ressemblait à un hoquet et Graciela lui disait de parler moins fort, mais elle avait l'air aussi contente que lui. Peu après, il cessa de les entendre. La nuit avait peut-être été longue et s'était terminée, comme tous les rendez-vous de la patronne, en tragédie.

— Tu es là? dit-il en haussant le ton pour se faire entendre.

Graciela ne l'entendit pas. Elle était dans la salle de bains, devant son miroir, drapée dans une serviette. Elle avait largement

dépassé la quarantaine, mais Eduardo ne lui avait jamais demandé son âge et elle n'en parlait jamais. En tout cas, elle n'était pas belle, et ne l'avait sans doute jamais été, sauf que maintenant elle semblait s'être résignée. Elle avait probablement connu une époque où elle avait envie de se maquiller ou d'aller de temps en temps chez le coiffeur, une époque où quelqu'un avait éveillé en elle cette nervosité qui précède un rendez-vous : choisir une robe, des chaussures, un bijou, essayer quelques sourires, prévoir des sujets de conversation si la catastrophe du silence explosait en plein repas. Mais cette époque, si elle avait existé, était maintenant révolue.

Graciela respirait maintenant l'air de la solitude non voulue, ce moment critique où sa vie avait emprunté une voie de garage. Les rides de son front portaient les cicatrices des mauvaises décisions, des malentendus ou des mensonges, des déceptions et des amertumes qui, les uns après les autres, l'avaient écartée des hommes. Elle semblait accepter son rôle de propriétaire, gérer un vieil immeuble, rêver pendant ses heures creuses derrière le comptoir de la réception, même si ses rêves finissaient inmanquablement dans le cendrier, plein de mégots et de mouchoirs en papier froissés.

Par la porte entrouverte, Eduardo la vit ouvrir la serviette avec précaution, comme si elle avait du mal à la décoller de sa peau. Graciela dégagea un rond sur la surface embuée du miroir pour examiner une cicatrice profonde et rose qui avait bon aspect, propre. À l'endroit de cette blessure, il manquait le sein. Pendant quelques minutes, Graciela s'observa, s'inspecta en réalité, comme si elle avait du mal à s'habituer à ce déséquilibre. Elle caressa sa blessure, cherchant peut-être le souvenir du toucher, des sensations turgescents de la poitrine perdue. Puis, le visage dans les mains, elle se mit à pleurer, les coudes au bord du lavabo.

Eduardo faillit entrer dans la salle de bains, mais les larmes de Graciela le retinrent. Qu'aurait-il pu lui dire? De quel droit s'ingérer dans son intimité? Il ne connaissait presque rien de sa vie, sauf qu'ils partageaient plusieurs formes de solitude.

Il revint sur ses pas et se dirigea sans bruit vers la sortie, mais avant de quitter l'appartement, il sentit sur la nuque un regard qui l'immobilisa. Sara, la fille de Graciela, l'observait,

plantée au milieu du passage. Eduardo leva la main et la petite lui rendit son salut. Tous deux admirent tacitement qu'il ne s'était rien passé.

— Ce n'est pas un bon jour, dit Eduardo.

La petite acquiesça.

— Non, en effet.

Se promener dans les rues désertes à cette heure indécise où tout peut encore arriver redonnait un visage à la ville de Madrid, cachait ses misères et permettait de croire à sa clémence. Eduardo marchait lentement, maître de ses pas, sans les cris ni le vacarme auxquels il ne s'était pas encore entièrement habitué après quatorze années d'absence. Il reconnaissait les rues, mais il s'y sentait encore un étranger.

“Ça te dirait, qu'on aille chercher un trésor?” lui demandait son père d'une voix rauque, forgée par des années de consommation des mêmes cigarettes qui avaient fini par le pousser dans la tombe. Chercher des trésors, c'était aller le dimanche fureter dans les étals du marché aux puces, dans le flot qui sortait des bouches de métro, qui se répandait dans les rues Roda, Fray Ceferino, place Cascorro et rue Ribera de Curtidores. Les anciens torrents qui descendaient vers le Manzanares étaient un foisonnement bruyant et charmant, les gens passaient des étals aux bars, des petits trésors d'occasion aux verres de vin et aux tapas.

Cette foule l'excitait quand il était petit. Il ouvrait des yeux comme des soucoupes pendant que son père lui expliquait l'histoire du soldat Eloy Gonzalo, un enfant de l'Assistance qui était devenu un héros de la guerre de Cuba ; et l'histoire des anciens abattoirs où le sang des bêtes sacrifiées teintait de rouge les rues escarpées. Eduardo écoutait, songeur, il n'avait aucun mal à imaginer les stands des barbiers ambulants, des camelots, des brocanteurs, des tanneries, l'abattoir municipal, des choses qui n'existaient plus mais contribuaient encore à l'ambiance du marché. “Voici notre médina médiévale”, disait son père tout fier en serrant sa main très fort, pour que la foule ne l'entraîne pas hors de sa portée.

Tout cela avait changé. Les choses, le paysage. Le regard.

Il entra dans un bar à côté du parc du Retiro. Il était encore tôt et les tables étaient vides. Au comptoir, deux clients accoudés semblaient avoir vécu une nuit difficile. Le garçon regardait la télévision fixée au mur d'un œil morne. Eduardo commanda un whisky sans glaçon. Il était à peine huit heures du matin et il n'avait pas encore déjeuné, mais le serveur n'était pas étonné, il en avait vu d'autres.

— Pas mal de choses à oublier, hein ?

Eduardo se passa nerveusement la main dans les cheveux. Le menton râpeux, semé de poils blancs, soulignait les mâchoires tombantes et la bouche trop petite. Une peau blanche qui virait facilement au rouge quand il était mal à l'aise, ce qui arrivait chaque fois qu'il était forcé d'avoir une conversation non souhaitée ou un peu trop longue. Il avait le regard fuyant et insomniaque d'une souris qui cherche à se rendre invisible. De temps en temps, un détail attirait son attention et ses yeux lançaient une lueur atténuée qui permettait d'entrevoir l'homme qu'il avait été autrefois. Mais bientôt l'ombre qui recouvrait tout retombait.

— Quel que soit ton chagrin, je ne crois pas que ton foie mérite une telle punition, cher ami.

Eduardo fit la grimace, manière d'éloigner l'intrus. Il vida son verre et attaqua sans hâte la côte de Moyano jusqu'à la fontaine d'*El Ángel caído*. Il s'accorda un répit sur le piédestal en granite octogonal sur lequel était posée la sculpture.

— “Par son propre orgueil, il est précipité du haut du ciel avec toutes ses armées d'anges rebelles pour ne plus jamais revenir. Il agite alentour ses regards qui reflètent la douleur la plus profonde, la consternation la plus vaste, la superbe la plus funeste et la haine la plus obstinée”, récita-t-il à voix basse, se rappelant un vieux professeur de l'Académie des beaux-arts qui encourageait ses étudiants à observer le corps de bronze étranglé par des serpents marins et, surtout, l'expression pleine d'une intensité dramatique et d'un sentiment qui reflétaient fidèlement les vers de Milton dans son *Paradis perdu*.

Tout dans cette sculpture respirait la paix : l'espace, le temps, le personnage même.

Eduardo connaissait cette sensation : la paix, exaspérante et perpétuelle, la conviction que rien ne peut changer. Même s'il ordonnait à ses jambes de se déplacer vers la droite, d'un, deux ou trois mètres, d'atteindre le mur, d'opérer le mouvement inverse et de retourner vers ce mur. Il avait la conviction qu'il ne bougeait pas, qu'il ressemblait à cette sculpture pétrifiée. Cette absence de pensées minuscules et quotidiennes, leur concentration en une seule, redondante, grotesque et obsédante, sa doctoresse l'appelait folie.

Mais il n'était pas fou. Il était seulement mort.

Il déambula sans se presser, son sac de dessin en bandoulière, en direction du palais de Cristal. D'une façon ou d'une autre, ses pas l'amenaient toujours là. Il aimait à s'asseoir pendant des heures au bord de l'étang et à observer les cyprès chauves, fasciné par ces arbres au tronc lisse et mince, qui pouvaient prendre racine dans le fond boueux.

Il se rappela la dernière fois qu'il était venu ici avec Elena et Tania.

Elena était très jolie, dans un jean moulant qui s'arrêtait au-dessus de la cheville et un haut à bretelles où le noir et le blanc étaient éparpillés sur le tissu presque par hasard.

— Pourquoi es-tu tombée amoureuse de moi ? murmura Eduardo en caressant ce souvenir.

Il posait souvent cette question à Elena, qui répondait toujours par un rire joyeux, sincère, et l'embrassait sur les lèvres sans répondre. Jamais elle ne lui avait donné une raison ; elle se contentait de le rendre l'homme le plus heureux du monde.

Il ramassa un caillou et le lança sur la surface étale de l'étang en espérant faire des ricochets. La pierre lisse rebondit deux fois et disparut en laissant un rond qui ne tarda pas à disparaître aussi. Eduardo sourit en se rappelant les concours qu'il faisait avec Tania. Elle gagnait toujours, ses cailloux traversaient l'étang d'une rive à l'autre. Elle était mal à l'aise dans son corps en pleine mutation, une transformation qui l'effrayait et la laissait perplexe en même temps. Tania avait quatorze ans et ses grands yeux exprimaient déjà une révolte qui se manifestait par ses mesquineries, elle était provocatrice, insolente et contradictoire, et il ne savait comment y faire face. Si elle

en avait eu le temps, elle aurait dépassé sa mère en beauté et en tempérament.

Une autre essence d'arbre, les marronniers, robustes et fermement ancrés dans la terre, longeait la rive droite. En relevant la tête, Eduardo vit une femme à travers la lucarne que dessinaient les feuilles et les branches. Elle fumait distraitemment, sous la végétation luxuriante, en contemplant la surface de l'étang. De profil, elle avait le genre d'expression que donne une réflexion profonde. Un peu de désillusion ou de tristesse affleurait à ses lèvres, sorte de partie émergée de l'iceberg de ses pensées. Le visage était fin, comme s'il relevait d'une longue maladie. Une gabardine marron était posée sur sa cuisse, assortie à sa jupe et à son pull-over, de la même couleur que ses chaussures à talons. Son épaisse chevelure noire retombait sur son épaule dans un désordre adolescent.

Pendant une longue minute, Eduardo l'observa. Il savait reconnaître un visage exceptionnel. Il sortit son bloc de dessin et un fusain de son sac, et esquissa le profil à grands traits avant que disparaisse cette image de l'authenticité. Sans être consciente d'être observée, cette inconnue lui offrait un petit recoin de sincérité, lui montrait qui elle était beaucoup mieux que si elle avait posé nue pour lui sur le canapé de sa chambre. Quand on se sait regardé, même notre désir de vérité contient la graine du mensonge.

Quand elle se sentirait épiée, cette expression ingénue de décence sincère s'envolerait. Et avec elle s'évaporerait à jamais l'image d'Elena qu'Eduardo venait d'évoquer. Elena était morte. Et pourtant, plus il contemplait la silhouette de cette femme, plus il était perplexe, tant cette présence le troublait. En effet, d'une certaine façon cette femme *était* le reflet exact de son épouse, son image déformée de l'autre côté d'un miroir invisible. Comme si on avait arraché sa peau pour habiter un autre corps et continuer à vivre.

Le mirage dura de précieuses minutes. Enfin, d'un geste souple, la femme rassembla sa chevelure et ses yeux croisèrent ceux d'Eduardo. Pendant un dixième de seconde, elle resta la même, comme si ses pupilles étaient encore accrochées au fond de l'étang sans le voir, brillant d'une chaleureuse douceur.

Puis ce regard se dissipa, laissant place à une litanie confuse de plaintes. La femme reprit brusquement sa gabardine et s'éloigna sous les arbres.

Eduardo s'approcha de l'endroit que la femme venait d'occuper, regarda ce qu'elle venait de regarder et respira l'air, au cas où il serait resté une trace de son parfum. Il n'y avait rien.

De retour dans son appartement, il posa une toile sur son chevalet. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas éprouvé cette hâte, ce besoin de capter quelque chose avant qu'il s'estompe, conscient que chaque seconde écoulée laissait l'image partir en fumée.

Le lendemain matin, il retourna au palais de Cristal en espérant la revoir. Il attendit des heures et finit par comprendre qu'elle ne reviendrait pas. Il s'en alla, se moquant de sa solitude qui le poussait à rechercher la chaleur d'une personne inventée.

Il se dirigea vers la station de métro la plus proche, résolu à tout oublier. Sur le quai, on entendait un fond musical qui rappelait Schubert. Les rails luisants disparaissaient au fond d'un tunnel obscur. Il n'y avait qu'Eduardo et un jeune homme aux traits orientaux, assis à l'autre extrémité du banc. Le jeune homme portait un petit sac en bandoulière et tenait entre ses jambes un de ces chats en plastique aux couleurs vives qu'on vend dans les bazars chinois et qu'on appelle les *chats de la chance*. Il portait un long pardessus noir, ce qui mettait en relief la pâleur de son visage ovale, oriental, presque enfantin. Ses ongles étaient peints en noir et un fin trait de maquillage de la même couleur soulignait la paupière inférieure. Le tout assorti aux cheveux, aussi sombres que ses vêtements, et coiffés de façon chaotique. Bizarrement, ce jeune homme ne le quittait pas des yeux.

Eduardo lui rendit son regard tout en regrettant d'avoir choisi cette place, alors qu'il avait tout le quai à sa disposition, et il eut soudain l'impression que l'autre lui adressait une sorte de reproche : "Les marques sur tes poignets sont vieilles, le besoin de te suicider aurait-il disparu ? J'ai entendu dire qu'il faut avoir une volonté de fer pour se suicider."

Eduardo rougit et se leva pour fuir ce type bizarre.

“Tu ferais mieux de te mêler de tes oignons!”, pensa-t-il en le fixant du regard.

Le jeune homme ne parut pas gêné par cette réaction. Étrange, ce silence où deux inconnus semblent se dire beaucoup de choses sans prononcer un seul mot.

— On se connaît? finit par demander Eduardo.

Le garçon n'eut pas un geste de la tête, pas un haussement de sourcil. Mais cette immobilité de statue donna à Eduardo la réponse qu'il attendait.

La rame arrivait. Les yeux du garçon se détournèrent brièvement et il se leva. Il sourit comme s'il s'amusait de la perplexité de cet homme déjà âgé qui, cependant, semblait ne pas comprendre l'évidence.

Eduardo le regarda monter dans le wagon. Quand la rame repartit, il s'aperçut que le garçon avait oublié le chat chinois sur le banc.

Graciela était assise à la réception et lisait un magazine de mode à la lueur d'une petite lampe, qui donnait à son visage un air de papillon de nuit. Elle portait un jean usé et une chemise à manches courtes froissée, avec une petite tache de café sur le col ; elle avait les jambes croisées et balançait sa mule au bout de son pied. En voyant Eduardo, elle releva son menton pointu et posa son magazine.

— Je t'attendais pour notre café.

Eduardo rajusta machinalement le col de sa chemise. Le souvenir de la poitrine amputée de Graciela le troublait.

— Désolé. Olga m'a demandé de passer la voir à la galerie. Elle veut que je fasse des croquis des habitants anonymes de Madrid.

Dans le monde qu'il avait inventé pour les autres, Eduardo était encore un peintre de renom qui travaillait sur un thème qu'il comptait exposer dans une des galeries d'Olga. C'était un mensonge assez crédible si on ne lui posait pas trop de questions.

— Tu as dîné? Je peux te préparer quelque chose. Je n'aime pas dîner seule, et toi tu devrais avaler un plat chaud avant

d'aller te coucher, lui lança-t-elle sans lui donner le temps de réfléchir.

Eduardo essaya d'être aimable. Graciela ne l'intéressait pas du tout, il n'avait pas l'intention d'être ajouté à la liste de ses échecs. Mais il n'était pas obligé d'être sincère. Parfois, la vérité ne sert qu'à être brutal.

— Je suis très fatigué, je veux surtout m'allonger – en réalité, il pensait à la bouteille à moitié vide qui était sur la comode de sa chambre. Un autre soir, peut-être.

Graciela se frotta le front, l'air épuisé. Ses cheveux très courts avaient des restes de teinture qui décoloraient les racines et laissaient deviner les cheveux blancs qu'elle prétendait cacher. Elle soupira et fronça le nez sillonné de petits traits rougeâtres.

— Tu as encore bu ? À ce rythme, tu n'es pas près de trouver une solution à tes problèmes, dit-elle laconiquement.

Eduardo n'avait pas envie de se disputer avec Graciela, et il changea de sujet.

— Et Sara, comment va-t-elle ?

— Elle a passé une sale nuit, mais elle dort, maintenant. C'est curieux, mais en se levant elle a commencé par me demander de tes nouvelles. Je ne comprends pas pourquoi, mais je reconnais qu'elle t'a pris en affection. Tu devrais passer plus souvent.

Eduardo hocha la tête. Lui aussi s'était pris d'affection pour la fille de Graciela. Elle avait treize ans, un de moins que Tania quand elle était morte.

— Donne-lui ça quand elle se réveillera.

— Un chat de la chance chinois ? s'étonna Graciela.

Eduardo haussa les épaules.

— C'est un drôle de type qui l'a oublié dans le métro. J'ai pensé que ça plairait à Sara.

Graciela regarda l'objet sans beaucoup d'intérêt.

— Sans doute. Vous aimez tous les deux des choses bizarres... Si tu changes d'avis, passe à la maison.

Eduardo n'avait pas l'intention de changer d'avis. Ils le savaient tous les deux.